

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

ABONNEMENT :

CANADA — 3s. 9d., payable invariablement d'avance par tiers.

ÉTRANGER — 6s. 3d. (Affranchir.)

On ne s'abonne pas pour moins de 6 mois

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'Agriculture doit en être la première.



ANNONCES :

Première insertion 8cts. la ligne,
Insertions subséquentes 2 " "

Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Emprisons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

CAUSERIE AGRICOLE.

Du sol calcaire.

Tous nos lecteurs connaissent la pierre à chaux, appelée par les chimistes *carbonate de chaux*. Cette pierre réduite en poudre par l'action de la chaleur, de la gelée, des pluies et du temps forme un sol particulier, nommé sol calcaire. Il est bien peu de terrains dans lesquels on ne rencontre pas de calcaire, tantôt en graviers plus ou moins gros, détachés des montagnes par les cours d'eau, et auxquels on a donné le nom de sables calcaires, tantôt sous forme de poussière ; mais il est rare que cette substance forme la base presque exclusive d'un sol.

Question.—Quand un terrain est presque exclusivement formé de carbonate de chaux ou de calcaire, comment le nomme-t-on ?

Réponse.—Quand un terrain est composé presque entièrement de carbonate de chaux on le nomme terrain crayeux ou de craie, avec lequel on fait le blanc d'Espagne, en le dissolvant dans l'eau pour en séparer les matières étrangères.

Q.—Les terrains calcaires ou crayeux sont-ils d'une culture avantageuse ?

R.—Ces terrains sont presque stériles.

Q.—Quels sont leurs principaux défauts ?

R.—Trois défauts essentiels les caractérisent et contribuent à les priver de fertilité : D'abord, après une pluie abondante, leur surface se prend en croûte, et cela est cause que les plantes souffrent surtout au moment de leur levée ; secondement, la gelée les soulève considérablement et cause le déchaussement des racines, ce qui entraîne presque toujours la mort des plantes ; après le dégel cette même surface est réduite en poussière et est facilement entraînée par le vent ; enfin ils épuisent trop rapidement les engrais. Les plantes en sont gorgées dans la première période de leur croissance et en manquent dans la dernière phase de leur développement.

Q.—Quelle est leur couleur ?

R.—Leur couleur est généralement blanchâtre.

Q.—Quels sont leurs autres propriétés ?

R.—Comme le sable, ces terrains offrent peu de tenacité ; et si on en presse une certaine quantité dans sa main, elle forme d'abord une pelote, mais elle ne tarde pas à se désagréger et à tomber en poussière. Ils sont généralement secs et arides, parce que peu profonds, ils reposent sur une couche de tuf qui absorbe l'humidité de la couche supérieure. Les pluies abondantes les changent en boue ; et lorsqu'ils se séchent, la couche qui se durcit à la surface se fend comme la glaise, et de plus, a le désavantage de ne se laisser traverser ni par l'air, ni par les pluies légères. Lorsque ces terres sont humides elles s'attachent aux roues des voitures, aux instruments employés à les cultiver ; mais contrairement à l'argile, elles se détachent promptement et facilement. Elles absorbent une quantité d'eau considérable. La chaleur les dessèche sans les durcir, et quand la sécheresse est prolongée tout y brûle.

Q.—Quelles sont les plantes qui y poussent d'elles-mêmes et sans culture ?

R.—Les plantes principales qui y poussent sans culture, sont : le genièvre, le frêne commun, le noisetier et les chardons.

Q.—Les terrains de craie sont-ils communs en Canada ?

R.—Ces terrains, tels que nous venons de les décrire, sont heureusement très-rares, mais le calcaire, en petite quantité est très-répandu, et se trouve dans la plupart de nos terres.

Q.—Comment peut-on s'assurer de la présence du calcaire dans les terres glaises ou dans les sables ?

R.—Le moyen de découvrir s'il existe du calcaire dans la glaise ou le sable, est d'y verser du vinaigre ou de l'eau forte. Aussitôt que l'une ou l'autre de ces substances y est jetée, il se fait un léger bouillonnement, si la quantité de calcaire est très-faible, mais le bouillonnement ou l'effervescence est plus considérable, si la quantité du calcaire l'est davantage.

Q.—La présence du calcaire ou du carbonate de chaux dans l'argile ou le sable est-elle avantageuse ?

R.—La présence du carbonate de chaux dans l'argile ou le sable, n'y fut-il qu'en très-petite proportion, les améliore sensiblement et au point même de rendre les terres à seigle propres à porter du froment. Lors même que sur cent livres de terre, il ne se trouve que deux livres de calcaire, il modifie considérablement la constitution du sol. Sa présence dans un terrain argileux, diminue sa ténacité, favorise la décomposition des engrais, le rend plus meuble, aide sa dessiccation et rend sa culture moins difficile et moins coûteuse.

Q.—Quel effet produit-il lorsqu'il est appliqué au terrain sablonneux ?

R.—Lorsqu'il est appliqué au terrain sablonneux, il lui donne plus de consistance et le rend propre à d'excellentes cultures.

Q.—Le calcaire peut-il quelque chose sur la qualité de certains produits agricoles ?

R.—Oui, le calcaire a l'avantage d'augmenter la qualité de certains produits agricoles ; ainsi, par exemple, dans les céréales, il accroît la quantité de la farine tout en diminuant la proportion du son.

Q.—Si deux terres ont les mêmes propriétés, qu'elles se ressemblent en tout, mais que l'une manque absolument de calcaire, pendant que l'autre en possède une certaine quantité, à laquelle des deux donnerez-vous la préférence ?

R.—Sans hésiter, nous devons donner la préférence à celle qui contient du calcaire, car elle a sur l'autre tous les avantages décrits plus haut, elle est susceptible d'une culture lucrative et possède plus de fertilité que toutes celles qui n'en ont point.

Q.—Que faut-il faire quand un terrain possède trop de calcaire ?

R.—Quand un terrain renferme trop de calcaire, il faut s'efforcer de détruire son effet ruineux, en y mêlant de l'argile ou de la tourbe, en aussi grande quantité que possible. Ce terrain peut être utilisé en le transportant sur les terres fortes qui en sont absolument privées ou qui le possèdent en trop faible proportion. Dans ce dernier cas, il peut produire les effets les plus avantageux et suffisants pour dédommager des peines qui sont la suite inséparable de ce transport.

Q.—Que doit-on faire quand une terre est dépourvue de calcaire, et que nous manquons de terrain où l'on pourrait se le procurer ?

R.—Quand une terre est absolument dépourvue de calcaire, il faut le remplacer par la chaux. Nous dirons plus tard comment elle doit être employée ; pour aujourd'hui nous nous contenterons d'observer qu'on néglige généralement trop de faire usage de la chaux pour amender nos terres. En agissant ainsi, nous sommes d'autant moins excusables que cette matière est très-commune en Canada, et que nous pouvons nous en procurer facilement et à petits frais. Bien des cultivateurs ont eu souvent la douleur de voir les légumes de leur jardin ou ceux des champs, dévorés par les vers, parce qu'ils avaient négligé de mêler à la terre, avant la semence, une petite quantité de chaux.

Q.—Quel engrais convient à un champ où le calcaire domine ?

R.—L'engrais qui convient le mieux à un champ où le calcaire domine, est le fumier vert et froid. Si vous y mettez du fumier chaud, tel que celui de cheval ou de moutons, et déjà décomposé, il n'aura presque nul effet, ou son effet sera si prompt que les plantes l'éprouveront à peine. Au lieu que si votre engrais est du fumier vert et froid, il se décomposera assez lentement pour fournir de la nourriture aux plantes pendant tout le temps de leur croissance. Tous les ans il faut renouveler l'engrais, autrement l'année qui suivra celle où vous avez fumé le plus abondamment n'en conservera pour ainsi dire aucune trace.

Q.—Que devrait faire celui qui n'a à sa disposition ni argile, ni tourbe, pour améliorer un terrain calcaire ?

R.—Nous lui conseillerions de creuser dans la partie la plus basse de sa terre, et vers laquelle se dirigent les eaux pluviales, des fossés ou des mares destinés à recevoir les terreaux ou les bonnes terres entraînés par les orages. Avec les dépôts qui s'y accumulent on fait des amas aussi considérables que possible ; on y mêle des engrais liquides ou solides, c'est-à-dire, des urines ou fumiers ; et en agissant ainsi on prépare un amendement qui, répandu sur le terrain calcaire, y produira les plus heureux résultats. Dans grand nombre de localités, il y a déjà de ces mares où se trouvent les plus riches dépôts qui pourraient porter l'abondance chez bien des cultivateurs ; mais malheureusement on ferme les yeux pour ne pas les voir ou on les regarde avec mépris. Nous voulons parler des tranchées qui se trouvent le long des terrasses de nos chemins de fer. En bien des endroits la quantité de bonne terre transportée par les eaux des pluies suffirait pour donner à l'arpent de terre la plus dépourvue, des principes fertilisants et l'abondance la plus surprenante.

Chaque fois qu'on entretient certains cultivateurs de la nécessité de changer leur système de culture, la réponse est toujours la même : " Je n'ai pas le moyen, je n'ai pas d'engrais. " Mais si vous vous donnez la peine de regarder autour de leur maison, de leur étable, dans leur cheminée, dans leur chemin, dans les fossés, partout vous apercevrez de riches engrais qui se perdent et qu'on ne sait souvent où jeter pour s'en débarrasser. Au moins se reproche-t-on ces pertes ? Oh ! non, on conserve ces reproches pour les journaux d'agriculture. Ce sont eux qui ont tort, ils ne savent pas ce qu'ils recommandent quand ils enseignent aux cultivateurs de suivre les exemples donnés à Ste.-Anne, aux environs de Québec ou de Montréal.

Qu'on le sache bien, notre intention n'a jamais été d'engager les cultivateurs qui ont peu de moyens à leur disposition, d'amender tout leur champ dans une seule année, ni d'acheter à grands frais des engrais ou des instruments aratoires ; ce que nous voulons, c'est que chacun se mette à l'œuvre et améliore une partie de sa culture en rapport avec ses moyens.

Encore une fois, soyons donc de bon compte, convenons que jusqu'à présent nous avons laissé échapper bien des moyens de sortir d'embarras, ou d'acquiescer l'aisance. Regardons les livres et les journaux agricoles comme autant d'amis sincères et dévoués qui n'ont que nos intérêts en vue. Puisqu'ils sont écrits et rédigés uniquement pour nous, lisons-les avec soin et suivons leurs conseils avec exactitude, et nous prospérerons.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Nous avons été forcé, dans la dernière *Quinzaine*, de mettre de côté certains faits relatifs au pays et dignes assurément d'un grand intérêt. Nous reprenons ces faits.

D'abord, depuis le deux de juillet, les exercices publics de nos collèges, de nos couvents, de nos académies, de nos écoles normales, modèles et élémentaires, et en tête les examens de notre Université-Laval avaient attiré de toutes parts, comme toujours, l'attention publique. On ne se lasse point en effet de ces rendez-vous annuels. Bien que la suppression des drames dans les collèges et les couvents soit acceptée aujourd'hui presque généralement, ce qui n'est pas un mal, certes, à cause des conséquences que l'esprit mondain commençait à en déduire pratiquement, cependant cette suppression s'est faite si sagement que les exercices, on peut dire, n'en n'ont point souffert, et que les études n'en seront pas moins bonnes.

On abuse de tout sur cette terre. Sauvons donc de l'abus toutes les choses sérieuses et nécessaires, supprimant le reste, s'il le faut, quelque innocent et même quelque utile qu'il paraisse être.

Il appartient à d'autres journaux qu'à la *Gazette des Campagnes* de parler de ce qu'on appelle complaisamment le *brillant* dans les exercices annuels de nos maisons de haute éducation. A eux d'apprécier au juste ce brillant dans l'intérêt bien entendu des classes sociales. A eux de dire s'il y a défaut ou avantage dans le régime élevé auquel est parvenue généralement l'éducation des filles dans les villes et les grands villages. A eux d'expliquer l'avenir de ces élèves, par exemple, qui, nées de parents peu aisés, ou agricoles, ou artisans, ou prolétaires, ont cependant reçu, par protection ou autrement, la charge et l'éclat, plutôt que le bienfait d'une haute éducation. Plusieurs bons esprits osent penser en secret qu'il y a là grave mécompte. Le temps n'est pas venu apparemment pour que ce grave mécompte soit aperçu généralement, et reçoive son contre-poids à propos. Quant aux jeunes gens de nos collèges, il paraît que l'on craint beaucoup plus pour eux la responsabilité d'une haute éducation. En certains lieux, on a été même jusqu'à se réjouir de ce que le grand nombre d'élèves qui affluent dans les classes collégiales au début des études, se dissout bien vite et laisse à peine sur le champ de bataille, à la fin du cours, une douzaine de champions. Et ces déserteurs qui ont ainsi abandonné l'armée aux premiers engagements, avec armes et bagage, c'est-à-dire avec un peu de latinité et de français, à quoi seront-ils utiles dans la société? Voilà, certes, qui mérite considération et qui laisse peu à se réjouir. Avec ce bagage autrefois on pouvait encore faire l'école; aujourd'hui, c'est chose impossible. Que faut-il en conclure?—c'est que l'éducation étant devenue un cri, une mode ou un besoin général, il ne reste plus qu'à trouver le secret qu'elle fasse le moindre mal possible à la société. Non pas toutefois

qu'il faille croire que l'éducation en elle-même, bien comprise et bien administrée, soit un mal social; ce serait à coup sûr une erreur; mais, d'un autre côté, une éducation non appropriée aux diverses conditions sociales, non-seulement est une erreur, mais c'est un fléau. Parmi nous, nous éviterions facilement ce fléau si, d'abord, l'ordonnance générale des études n'admettait aux cours classiques que ceux qui peuvent le porter. Pour en venir là, c'est après un cours secondaire ou mitoyen d'études propres à tous les états secondaires de la vie, que le choix se fait le mieux des sujets capables d'un cours classique, tant sur le rapport de l'âge que du talent, de la vertu et des autres dispositions nécessaires aux hautes fonctions futures que ces sujets auront à exercer. Ce premier résultat obtenu, vous tirez ensuite de cette éducation, secondaire tous les sujets que réclament l'agriculture, le commerce, l'industrie, les simples métiers mêmes. Sans compter que pour perpétuer sûrement cette éducation, vous en tirez encore les meilleurs instructeurs de la jeunesse, tant pour cette partie de l'éducation, que pour l'éducation simplement élémentaire. Ainsi, point de lacunes dans le régime général de l'éducation, point de faux emploi, point d'essais aventureux, point de vain ou dangereux brillant, ni de hors-d'œuvres. Et comme tout cela est heureusement couronné pour nous par notre Université-Laval, il s'en suit qu'avec l'esprit moral et religieux qui anime toute notre éducation nationale, nous aurions le plan d'études le plus utile, le plus simple, le plus logique. En grande partie, tout cela existe; mais plus il existera, plus l'éducation ne sera qu'un bien et jamais un mal; plus par conséquent on pourra ouvrir discrètement la porte aux élèves, au lieu de la leur fermer et de se réjouir de leur absence ou de leurs succès. Qu'on mette chacun d'eux à sa place, qu'on lui distribue une nourriture de l'esprit conforme aux circonstances de son état, de sa fortune, de son âge, de ses talents et surtout de ses dispositions morales et religieuses, et tout est sauvé. Le mal qui restera encore, sans doute, ne sera la faute ni de l'éducation, ni des maîtres, ni des administrateurs, mais du fond seul de la nature humaine qui, malgré tous les soins et les prévisions a toujours en quelque part son faible ou sa malice.

C'est dans ce cours secondaire surtout que devrait fleurir l'enseignement agricole, puisqu'on se plaint avec raison que les écoles particulières en ce genre obtiennent si peu d'élèves. C'est donc un incroyable préjugé dans les parents ou autres, et aussi funeste qu'il est incroyable dans un pays comme le nôtre, qui ne devra jamais sa vraie richesse et tout son bien-être matériel qu'à l'agriculture, que de craindre affaiblir ou dénaturer l'éducation d'un jeune homme du monde, si, dans ses classes secondaires, il suivait un cours agricole annexé au cours général des études de ces classes. Un an ou deux de plus pour obtenir cette fin suffirait à rendre l'enseignement de ces classes complet et tout-à-fait efficace; en même temps qu'on rendrait au pays le plus signalé service. On permet et on aime bien dans ce cours secondaire ou mitoyen

tout ce qui a trait au commerce : langue anglaise et française, écriture soignée, arithmétique et tenue des livres. On agit de même pour la partie industrielle de cet ordre d'enseignement. Pourquoi donc l'agriculture, qui est la nourrice du commerce, n'y aurait-elle pas ses études propres ? Avouons-le : entre tous les mauvais empires qu'exerce le préjugé, celui-là reste ce que nous en avons dit ; il est aussi funeste qu'il est incroyable. Espérons mieux du temps et du secours de la Providence qui veut toujours le bien de tous, souvent même contre leurs propres idées.

Sans sortir du sujet, qui est le plus grand avantage de l'agriculture, cet art heureux et si nécessaire, nous ne pouvons que regretter, avec la plupart de nos journaux canadiens-français, qu'il ait pu être question d'un étranger, tout estimable qu'il soit sous certains rapports, pour partager les devoirs de notre ministre de la colonisation et de l'agriculture. En vérité, si c'est déjà un mal qu'il en ait été question, que serait-ce si un pareil projet devait se réaliser ? On nous fait entendre que la chose va être terminée d'une manière équitable. A la bonne heure. Toutefois, comment se fait-il que de telles questions puissent venir au jour ? La meilleure politique n'est-elle donc plus de s'occuper avant tout du bien général, laissant à l'agiotage le soin de placer ces hommes quand et comme il le voudra, lorsqu'il aura malheureusement entre les mains la direction du pouvoir ? Si donc, comme on le dit partout, on veut redresser bien des torts dans l'administration du pays, on ne saurait mieux faire que de montrer ici une ferme volonté à déjouer toute manœuvre nuisible à nos intérêts bien entendus. D'ailleurs, le sujet qu'on élève sur le pavois comme ministre de l'immigration ne s'est-il pas fait connaître, en Chambre et ailleurs, comme le champion d'idées parfaitement incompatibles avec une immigration saine et juste, telle qu'il nous la faut ?

Il y a eu plusieurs plans de proposés sur le sujet. Deux seulement devraient être accueillis de la part de tous, et surtout de la part de ceux qui crient le plus haut en faveur de notre nationalité, de notre race, de nos institutions, de notre indépendance et même de notre religion. Le premier est celui suggéré l'an dernier, nous croyons, dans le *Courrier du Canada*. C'était l'œuvre, nous a-t-on dit, d'un bien digne écrivain, d'un excellent catholique, et, bien qu'il ne fût pas l'enfant du sol, il connaissait déjà si bien nos vrais besoins, qu'un canadien pur sang n'aurait pu mieux dire. Le plan consistait à conseiller au Gouvernement d'envoyer un prêtre avec ceux que l'on chargeait du soin difficile de recruter à l'étranger une population convenable à la vie morale et sociale du pays. Tout est là, en effet, dans ce projet gros de toutes sortes de responsabilités : et nous voyons avec plaisir qu'à part le sujet cité pour partager les travaux de notre ministre de l'agriculture et de la colonisation, presque tous nos journaux canadiens-français appuient fortement sur cette vie morale et sociale, comme condition première d'une saine immigration. C'est du moins ainsi que notre heureux pays a commencé. Il a marché moins vite qu'ailleurs,

soit. Qui sait s'il ne marchera pas plus longtemps ? La question de vie ou de mort chez nos voisins est encore pendante devant l'expérience des peuples comme peut-être devant le gouvernement de la Providence. Qui sait comment cette agglomération hétérogène de races, de langues, d'erreurs et de vices s'unifiera définitivement ? La leçon est à nos portes, ne fermons pas les yeux, ne nous bouchons pas les oreilles. Elle est assez comme cela éclatante et bruyante. Il est un autre plan déjà manifesté publiquement et tout-à-fait propre à nous conserver tels que nous sommes : c'est de n'avoir aucune immigration. Il y a déjà plus de trois cents ans que nous nous recrutons par nous-mêmes, et déjà nous nous croyons une nation. Nous avons la fibre fort délicate sur ce point. Serons-nous plus sûrs de notre coup sur ce point chatouilleux quand notre sang, quand notre race sera mêlée à celle des Norvégiens, des Suédois, des Allemands, des Irlandais, des Suisses, des Belges et qui savons-nous encore ? Serons-nous plus nationaux par le plus fort et le plus noble de tous les liens, quand notre religion aura à côté d'elle toutes les erreurs, toutes les utopies, toutes les misérables doctrines de l'ancien et du nouveau monde ? sans compter que nos institutions, notre caractère, nos mœurs, nos lois, nos coutumes, auront à subir une inévitable altération. Soyons donc d'accord avec nous-mêmes. Ou la nationalité, telle que Dieu l'a faite pour nous comme pour tous les peuples qui ne brisent pas avec Dieu et son gouvernement, ou l'anarchie et l'incohérence comme on en voit tant aujourd'hui sur toute la face civilisée du globe.

Au prochain numéro, nous reprendrons le cours des événements du jour en Italie, chez nos voisins et ailleurs, où tout semble prêt de plus en plus pour une conflagration générale.

Conseil aux Cultivateurs.

Comme voici le temps où va commencer la récolte du foin, nous croyons devoir donner un conseil aux cultivateurs, à ce sujet. Il pourrait arriver que la grande sécheresse des mois derniers serait remplacée par un temps pluvieux, pendant la récolte des foins, et nous savons combien la pluie prolongée leur est préjudiciable et nuisible lorsqu'ils sont sur le champ ; il faut donc s'efforcer de les arracher à ces pluies. Il y a un moyen facile d'arriver à ce but : lorsque vous craignez le mauvais temps, renoncez à votre ancienne pratique, qui consiste à n'entrer le foin que lorsqu'il est bien sec ; engrangez-le quelques heures même après sa coupe, ayant soin de le saler. En agissant ainsi, votre foin peut passer toute une semaine sans souffrir, et vous pourrez attendre le beau temps pour le faire sécher.

Cette année nous ne pouvons prendre trop de précaution pour garder bon le foin qui est généralement en très-petite quantité. Une bonne nourriture peu abondante, est plus profitable à l'animal, qu'une quantité considérable, mais malsaine. De plus, le sel que vous mettrez dans votre foin, préservera vos animaux, à l'étable, d'une foule de maladies.

Extrait du rapport de M. Ossaye sur son voyage agronomique à l'honorable M. Evanturel, Ministre de l'agriculture et de la colonisation.

“ Je ne puis m'empêcher de vous signaler, monsieur le ministre, comme digne de toute la sollicitude du Gouvernement, la ferme-école de Ste.-Anne, dirigée par le R^{ev.} M. Pilote.

“ Au point de vue de la science agricole, c'est un oasis au milieu du désert.

“ Certainement la nature a fait beaucoup pour ce site pittoresque et ce sol fécond, mais l'énergie, la persévérance et le talent de M. Pilote, ont fait plus encore. Voilà une institution appelée à rendre les plus grands services au pays.....”

CORRESPONDANCES.

(Pour la Gazette des Campagnes.)

Rimouski, le 1er juillet 1862.

M. le Rédacteur,

Admettez-vous sur votre feuille si pleine d'intérêt pour le cultivateur canadien, quelques observations dont j'ai été frappé d'une manière toute particulière, dans un récent voyage à travers les campagnes de la rive sud du St.-Laurent, depuis Rimouski à Québec.

La sécheresse, dont les effets désastreux se sont fait si péniblement sentir cette année, en interceptant toute communication de la nourriture avec les racines des plantes, a arrêté presque entièrement la végétation, surtout dans les terres argileuses et compactes, durcies depuis nombre d'années par une culture insuffisante, et a enlevé à beaucoup de cultivateurs l'espérance si douce d'une récolte abondante.

Dans plusieurs paroisses, de chaque côté de Ste.-Anne, on voit des champs en grand nombre, où le grain clair ne s'élève qu'à quelques pouces au-dessus d'un sol sec et aride ; d'autres, où la semence semble attendre encore l'humidité pour germer. Mais quand le printemps des plantes, comme celui de l'homme, s'est écoulé sans la rosée du ciel, à la moisson le père de famille ne trouve dans son champ que de l'herbe sans fruit. Là, ce sont des troupeaux qui cherchent presque en vain leur nourriture dans un maigre pâturage, et semblent disputer aux rayons du soleil l'herbe qui à peine verdit la terre. Quelque fois leur maigreur extrême témoigne de leur longue souffrance.

Mais au milieu de ce tableau qui se déroule et fuit pour le voyageur avec la rapidité des chars, et ne laisse que de pénibles sentiments, surgit comme un oasis au milieu des déserts, de vertes pièces de grains, des champs de foin rougis de trèfle en fleurs, des pâturages abondants où paissent des troupeaux de vaches grasses, aux pis gonflés de lait, des légumes de toutes espèces, des pois en fleur s'élevant au moins trois pieds au-dessus du sol, des jardins et des vergers où les fleurs épanouies et les fruits naissants font un aimable contraste ; et au-dessus desquels, comme un ange tutélaire descendu des cieux, et se reposant sur la pointe d'un rocher, domine une belle madone, blanche statue de la Reine du ciel. Ces champs, ces pâturages, ces jardins, ces vergers environnent le collège de Ste.-Anne, qui s'élève et se dessine majestueusement au milieu de cette verdure, sur une colline à double côteaux ; monument dû au zèle religieux et patriotique de prêtres saints dont le souvenir vivra aussi longtemps qu'une goutte de sang coulera dans des cœurs canadiens.

Si je ne puis écrire ces quelques lignes sans que de douces larmes inondent mes paupières, c'est que j'ai vécu quelques années à Ste.-Anne, dans cet heureux asile, témoin des premières joies de l'intelligence ; c'est que je l'ai aimé et que je l'aime encore, et qu'un jour passé à l'ombre de ses bocages, à revoir, après une longue absence, sa bibliothèque, sa galerie des grands hommes, sa chapelle vénérable où semble retentir encore au fond de l'âme ce chant d'adieu au bonheur, “séparons-nous,” ses longs et silencieux corridors, rappelle bien des vieux souvenirs.

Mais la bénédiction du ciel est-elle tombée en rosée abondante autour de cet asile des vertus ? On pourrait le croire en voyant la puissante végétation qui l'environne, si depuis quatre ans

une modeste institution, sous le nom d'École Agricole, n'était là pour révéler le secret de ce mystère ; véritable providence du peuple canadien : cette institution, néanmoins, comme toutes les grandes pensées utiles à l'humanité, est destinée à produire ses premiers fruits au milieu des lutttes, des difficultés et de l'indifférence du peuple, car l'homme est devenu tellement irraisonnable qu'il repousse d'une main le bien qu'il voit pour retenir, de l'autre, le mal dont il ne veut plus. Cependant la nature n'a pas changé ses lois pour donner aux champs du collège Ste.-Anne des produits abondants qu'elle a refusé aux champs voisins ; seulement le cultivateur, à l'aide de l'étude et de l'intelligence, a trouvé le moyen de retenir dans le sol l'humidité nécessaire à la végétation, pendant que les sources du ciel lui étaient fermées. Il avait observé qu'un sol profond et meuble possédait la propriété de retenir longtemps l'humidité, et que les racines des plantes pouvaient facilement y pénétrer plus avant que les rayons desséchants du soleil, et puiser tranquillement à leur abri, l'eau fraîche et la nourriture qui, en remontant par les canaux intérieurs de la plante, allaient la rafraîchir, la désaltérer et l'alimenter. Alors il s'est dit, ce sol compact qui n'admet pas les racines, et sur lequel s'écoulaient les eaux de la pluie sans le pénétrer, il faut l'ameublir profondément ; il l'a fait, et voilà les grains qui désient la sécheresse. Il avait compris, ce qui n'est pas un mystère, que pour avoir du foin et du trèfle il faut en semer de la graine ; il l'a fait, et, après les céréales, les champs se couvrirent de trèfle et de foin, sans attendre que les racines échappées à la charrue et à la herse se soient multipliées par l'action du temps. Il sait qu'une nouvelle plante n'est pas une nouvelle création, mais une transformation des éléments de la nature, et il a fourni à son champ, sous forme d'engrais, de la matière à élaborer, et ses produits sont devenus abondants. Comme chaque espèce de plante demande au sol une proportion plus ou moins grande de substances différentes, à une sorte de récolte, il en a fait succéder une autre, et la terre n'est jamais demeurée stérile.

Si toutes les sciences produisaient toujours des fruits aussi beaux que la science agricole, l'homme serait plus heureux et la société plus sage.

L'ARBRE DE LA VALLÉE.

Nous espérons que *L'Arbre de la Vallée* laissera tomber de temps à autre, sur notre terrain, de ses fruits délicieux. Qu'il en soit persuadé, nous les recueillerons toujours avec empressement pour l'avantage de nos lecteurs.

(Extrait d'une lettre reçue de Chicoutimi.)

Cet extrait réjouira tous les vrais amis de la colonisation, et leur sera une preuve évidente que les forêts du Saguenay, si étendues et si riches, fuient rapidement devant le nombre et l'énergie des colons. Nous prions notre correspondant de nous continuer de favoriser la *Gazette des Campagnes*, pour le bien de ses lecteurs, de ses connaissances sur le progrès de la colonisation au Saguenay.

Monsieur,

Jugeant qu'un petit compte-rendu sur le Saguenay d'aujourd'hui vous ferait plaisir, je m'empresse de vous le faire parvenir.

Commençons par la population qui atteint aujourd'hui le chiffre de 12,000 âmes. C'est donc un joli comté, qui, avec sa population exclusivement canadienne, a huit paroisses dont chacune a son curé, son église, sa fabrique, son conseil municipal, et sa commission d'école. Chicoutimi, le chef-lieu actuel, en sera bientôt la ville capitale, nous l'espérons. Les éléments de la future cité sont déjà sur les lieux, un magnifique palais de justice, une prison, un shérif, deux avocats résidents, un géolier, un grand connétable, et enfin une douzaine de marchands ; ajoutez encore cette magnifique rivière qui amène ici les navires de toute la terre. Avec tout cela, ce sera encore longtemps une ville de madriers de rejet. Mais peu importe, notre sol fertile, le climat salubre et la grâce de Dieu nous donnent assez d'espoir d'augmenter en nombre et en valeur ; ajoutez-y nos immenses forêts qui nous procureront pendant longtemps encore, chaque année, l'or de la vieille Europe, et nous voilà, à l'unisson au moins, avec le reste du pays. C'est la réalisation de cet avenir qu'un historien

du Saguenay lisait déjà tout écrit dans le présent de 1851.

Les gens de Beauport ont acheté des terres en grand nombre dans les townships Simard et Tremblay. Plusieurs colons de cette paroisse sont arrivés le printemps dernier et seront suivis par beaucoup d'autres : cela a eu l'effet de mettre la puce à l'oreille des habitants de Chicoutimi, qui commencent à comprendre qu'il leur faut s'assurer là des terres pour leurs enfants, s'ils ne veulent pas avoir à regretter plus tard d'avoir perdu par leur faute la plus belle occasion de les établir près d'eux.

Quelqu'un leur ayant suggéré cette pensée, ils ont tous compris du premier coup, et reconnaissent qu'il serait imprudent pour eux de laisser prendre toutes les belles terres par les enfants des paroisses étrangères.

La route du gouvernement déjà ouverte entre Simard et Tremblay jusqu'au 7ème rang se continue actuellement, et nous espérons qu'elle va être continuée jusqu'au 11ème rang où se trouvent les plus belles de tant de belles terres, vers le pied des monts, dans la plus favorable exposition au soleil pour la maturité. Sans rien exagérer, les visites qui ont été faites depuis septembre dernier dans ces parages démontrent qu'il n'y avait rien de connu dans le Saguenay jusqu'à présent, en fait de terres propres à la colonisation. Il suffit de voir pour être pleinement convaincu, et en voyant on est porté à remercier la Providence qui ménage à la jeunesse canadienne ce sol fertile pour la préserver de la contagion des sectes hérétiques. Dans cette région de l'ouest de la vallée du haut-Saguenay, il y a place pour, au moins, 4,000 familles—voilà 12 ou 15 paroisses qui vont donc se constituer certainement avant 12 ans. Quel bonheur ! pour les jeunes canadiens qui vont être appelés à venir y vivre de l'heureuse vie des champs, et éloignés surtout de la corruption du grand monde ! Ici, jamais de chemin de fer, jamais de grandes spéculations du commerce, l'agriculture sera la dernière et inépuisable ressource du bonheur des habitants du Saguenay. Je vous avoue que je ne crains pas beaucoup l'immigration étrangère pour ici ; le climat, qui fortifie les canadiens, est mortel à presque tous les émigrants de l'ancien monde.

Notre correspondant nous pardonnera si nous avons usé de sa permission, et si, sans altérer aucunement le sens de sa lettre, nous nous sommes permis de changer parfois sa manière de dire. Nous le remercions de sa correspondance, car elle peut produire un heureux effet sur les indifférents et les indécis.

Monsieur le Rédacteur,

Ayant vu dans le septième numéro de la *Gazette des Campagnes* un moyen économique de nourrir les veaux, j'ai voulu éprouver le plus ou moins d'efficacité de cette nourriture, et aujourd'hui je viens avec satisfaction vous rendre compte de mon expérience. Je dois d'abord vous avouer ingénument que je n'ai cédé qu'aux sollicitations d'un ami pour me décider à recevoir votre *Gazette* ; mais maintenant mes dispositions sont bien changées, et je tiens à cette *Gazette* comme on tient à une chose nécessaire, et je désire que tous les cultivateurs canadiens, qui ne possèdent pas encore cette bonne conseillère, se hâtent de se la procurer.

Voici maintenant comment j'ai traité mes veaux et le résultat avantageux de ce nouveau traitement. Je dois vous dire avant tout, que les années précédentes, avec la méthode que je suivais, je n'ai pu avoir que des élèves de la dernière qualité, tandis que ceux de cette année excitent la surprise et l'admiration de mes voisins, qui conservent encore leur ancien système. Jusqu'à présent je n'ai élevé que deux veaux au plus ; aujourd'hui j'en élève quatre. Je ne les ai laissés qu'une seule journée avec leur mère. Le lendemain et les quatre jours suivants je les ai nourri uniquement avec du lait. Après ce temps, je ne leur ai plus donné que du thé de foin, mêlé à du lait caillé. Si le foin est de bonne qualité, comme celui que j'ai employé, il produit la plus excellente nourriture ; elle est bien douce et très-naturelle.

Je faisais bouillir le foin jusqu'à ce que l'eau dans lequel il était plongé prit une teinte foncée et presque noire. Je mêlais ensuite ce thé chaud au lait pour que la chaleur du premier donna au tout une température convenable, c'est-à-dire tiède.

Après trois semaines, j'ai remplacé le lait nouvellement caillé, par du lait vieilli et aigre (sûr) : Je leur ai invariablement donné trois repas par jour, jusqu'à la semaine dernière. Eh ! bien, voici ce qui est résulté de ce traitement : mes veaux se sont bien mieux développés que lorsque je les traitais seulement avec du lait ou que je les laissais après la mère. Outre leur taille remarquable, ils ont aussi une plus grande vigueur.

De plus cette nourriture est très-économique ; car j'ai fait avec le lait et le beurre de mes quatre vaches, quatre piastres par semaines. Aujourd'hui mes veaux se nourrissent presque uniquement d'herbe.

Je conseille à tous mes concitoyens d'employer ce procédé, et ils d'auront qu'à s'en féliciter.

J. L. B.

Pompe à feu.

Comme nos lecteurs pourront le voir dans nos colonnes d'annonces, il y a à vendre, dans nos grandes villes, une pompe d'un nouveau genre, de l'effet le plus surprenant et le plus satisfaisant. Cette pompe est si légère que l'homme le plus faible peut la transporter partout et la faire agir seul ; elle ne coûte que la modique somme de douze piastres.

Toutes nos paroisses devraient s'en procurer au moins deux à quatre pour chacune de leurs concessions ; car les incendies, quoique rares comparativement à ceux de nos villes, nous visitent cependant de temps à autre, et nous sommes, pour ainsi dire, sans moyens de les dominer. Les personnes de Ste. Anne et des paroisses rapprochées qui voudront être renseignées sur cette pompe, pourront s'adresser au propriétaire de la *Gazette des Campagnes*, à Ste. Anne.

RECETTES AGRICOLES.

Un spécifique contre la picote.

La recette suivante nous est communiquée par une personne respectable et digne de foi, de Montréal.

Tous connaissent et redoutent pour eux et leurs enfants les ravages de la picote. Depuis bien longtemps on est à la recherche d'un spécifique contre la douleur et les suites de cette cruelle et dégoûtante épidémie. Aujourd'hui, nous allons faire bien des heureux, car la recette qu'on nous a communiquée et qui suit, paraît être toute puissante contre cette pénible maladie, à quelque degré qu'elle soit arrivée.

Prenez une plante, nommée *sabat de la vierge*, qui se trouve dans la plupart des jardins, et souvent dans les champs ; faites sécher ses feuilles, ensuite faites infuser comme celles du thé. Aussitôt que cette opération est terminée, le malade boit cette infusion, et elle fait, dit-on, disparaître tous les symptômes de la maladie, dans l'espace de douze heures. Ce remède a déjà été expérimenté bien des fois, assure-t-on, avec le plus complet succès.

Remède contre le charbon.

Nous extrayons d'un journal de France la recette suivante : Prenez un œuf frais, séparez le blanc du jaune, enlevez-en le germe, (le blanc seul sert à la chose) mettez le blanc dans un vase propre ; prenez ensuite une poignée de seigle frais, écrasez-le avec soin, et battez le tout ensemble jusqu'à faible consistance. Après cette opération mettez ce mélange sur la plaie pendant vingt-quatre heures. Si le charbon n'était pas crevé au bout de ce temps, il faudrait le crever. Ce remède peut s'appliquer aux hommes comme aux bêtes.

VARIÉTÉS.

MÉMOIRES D'UN DÉPORTÉ

A LA GUYANE FRANÇAISE.

Deuxième partie—LE CHEMIN DU MALHEUR—(Suite)

Et si nous refusons ? Nous allons charger.—Que le chef d'escadron vienne avec trois officiers, nous nous rendrons mais nous voulons des garanties."

Nous entendions cette conversation ; la lâcheté de Cœur d'acier nous indigna.—A mort le traître, crièrent quelques voix.—A mort ! à mort ! répéta la foule. Cœur d'acier imposa silence. "Imbéciles, qui ne comprenez pas que c'est une ruse de guerre. Les chefs vont arriver, je me charge du premier. Que quelques lions republicains se cachent derrière les buissons, quatre pour chaque officier. A moi coup de feu tous les quatre rouleront dans la poussière ! L'escadron sera bien obligé de se rendre ensuite, ou nous en viendrons facilement à bout." Un long murmure d'approbation par-courut les rangs. Douze tireurs, le fusil armé, s'avancèrent en rampant vers les buissons : "Tout dépravé que j'étais, cette proposition me fit horreur.—C'est un assassinat honteux ! m'écriai-je.—Pas de bruit, cher ami, me répondit Cœur d'acier, ou je te casse la tête comme à un chien.—Quand l'assassinat est profitable à un parti, c'est un devoir ajouta l'insulteur en me regardant avec mépris.—Nous ne voulons plus d'un jésuite pour chef," s'écria un ancien farçat qui brigait ma place, "et les demoiselles au couvent." On commençait à murmurer autour de moi, l'orage allait éclater. L'arrivée du chef d'escadron détourna l'attention. Peu confiant dans notre loyauté, il était venu seul, dédaignant le danger pour lui, mais ne voulant pas y exposer les autres.—"Bas les armes, cria-t-il, et rendez-vous." Pour toute réponse, Cœur d'acier abaissa le canon de son fusil ; douze coups de feu partirent à la fois ; cheval et cavaliers roulèrent foudroyés.—"Vive la république," hurla notre chef, et la fusillade éclata. L'escadron semblait indécis, nous nous élançâmes en avant ; tout à coup les rangs s'ouvrirent et démasquèrent deux pièces d'artillerie légère dont la première vomit sur notre colonne une pluie de fer. Plus de vingt républicains tombèrent mortellement blessés.—"A la montagne et sauve qui peut," crièrent plusieurs voix. Cœur d'acier fuyait comme les autres, une balle l'atteignit à la tête, il roula sur le cadavre de sa victime. Nous nous élançâmes vers le défilé, mais là nous rencontrâmes les chasseurs de Vincennes qui, embusqués dans le bois, s'élançaient de tous côtés, dans le chemin creux. Et alors, ce fut une débandade générale. Ceux qui voulaient fuir dans la plaine étaient sabrés par la cavalerie exaspérée, ceux qui tentaient de regagner la montagne rencontraient devant eux le terrible sabre-baïonnette. L'armée sur laquelle nous avions tant compté nous attaquait avec furie. Quelques centaines de fuyards parvinrent seuls à s'échapper dans les bois ; pour ma part je reçus en fuyant un coup de baïonnette dans la cuisse. D'abord je ne le sentis que peu et continuai à courir, mais la perte du sang m'affaiblit bientôt ; il me semblait qu'un nuage descendait sur mes yeux, la respiration en manquait. Je me blottis sous un buisson épais et j'attendis. Le bruit de la fusillade avait cessé, j'écoutai, je n'attendis plus rien que le bruit du vent dans les arbres ; un moment après, deux hommes passèrent en courant, puis tout entra dans le calme. Je déchirai ma chemise pour panser ma plaie, elle était plus profonde que je ne pensais ; j'avais une soif ardente et je tremblais de froid. Quand la nuit fut arrivée, j'essayai de me traîner plus loin, ma jambe était presque paralysée et je souffrais horriblement. Après trois heures de fatigues inouïes, je fus obligé de m'asseoir de nouveau. J'aurais voulu être mort et je pleurais comme un enfant. Cette nuit me parut plus longue qu'un siècle. Enfin, le soleil rougit l'horizon, et ce fut avec terreur que je m'aperçus que pendant l'obscurité je m'étais rapproché de la route au lieu de m'en éloigner. L'endroit où je me trouvais n'offrait aucun abri où je pusse me cacher, c'était un champ nouvellement labouré et détrempé par la pluie ; je réunis toutes mes forces et me levai pour rentrer dans le bois ; l'entreprise était, au-dessus de mes forces, je ne pus que ramper

jusqu'au fossés au fond duquel je me blottis, espérant échapper aux regards des passants. A peine y étais-je, qu'une bande de paysans sortit du bois et vint couper la route tout auprès de l'endroit où je me trouvais : je ne comprends pas comment ils ne me virent pas. Je les entendis se réjouir de notre défaite, ils parlaient d'une seconde bande qui avait été dispersée et dont ils poursuivaient les débris. Nous étions battus de tous côtés. Ils avaient à peine disparu, que deux fermiers conduisant une voiture passèrent devant moi : je me croyais encore sauvé cette fois, mais un gros chien qui les accompagnait me découvrit et se mit à aboyer avec fureur.—"Ici Turc," dit son maître. Turc, au lieu d'obéir, continuait à hurler avec fureur. Un des fermiers revint sur ses pas et me vit dans le fossé.—"Eh ! cria-t-il à son camarade, c'est un beau gibier de prison que ton chien arrête, un de ces gueux qui incendient les maisons.—Allons, l'amie en route et suis-nous, tes pareils l'attendent, et le gouvernement se chargera de ton logement." Je ne répondis rien, j'étais tellement épuisé qu'ils m'auraient tué sans que j'essayasse de résister. Voyant que je ne pouvais me lever, ils m'enlevèrent comme un cadavre, me déposèrent sur leur charrette et continuèrent leur route en parlant avec animation des événements de la veille. En chemin, nous rencontrâmes une compagnie de soldats qui conduisaient des prisonniers, d'autres allaient dans les villages opérer des arrestations. Vers midi nous arrivâmes dans un petit bourg occupé par les chasseurs. C'était tout près de l'endroit où la bataille avait eu lieu le jour précédent. Les fermiers me remirent aux mains du commandant qui me fit transporter dans une grange délabrée, espèce de prison provisoire où se trouvaient déjà une trentaine de prisonniers. J'avais la fièvre, les soldats eurent pitié de moi et m'étendirent sur la paille. J'espérais mourir. Dieu ne le permit pas, un chirurgien lava ma blessure et la pansa. Cela me fit du bien, et telle était ma fatigue que je m'endormis. Je venais de me réveiller lorsque le capitaine entra pour faire l'inspection. Le son de sa voix me causa une émotion extraordinaire. Je le regardai. C'était lui, André, mon ami, mon frère, celui qui s'était engagé aux chasseurs d'Afrique. Il était capitaine, la croix d'honneur brillait sur sa poitrine. Et moi ! ô mon Dieu ! je me cachai le visage entre mes mains.—"Qu'on donne une capote à cet homme pour la nuit, nous sommes des soldats et pas des bourreaux ;" et il continua, sans se douter qu'il connaissait ce misérable couvert de sang et de bone étendu à ses pieds. Le lendemain on nous fit partir pour Dragnignan. Les uns à pied, attachés deux à deux, les autres entassés sur des charriots ; un escadron de hussards nous accompagnait carabine chargée et sabre au poing. Après plusieurs heures, le commandant fit faire halte. Nous étions arrivés. Un sombre édifice aux fenêtres garnies de grilles de fer s'élevait devant nous. Des gendarmes contenaient avec peine la foule irritée qui se pressait autour du convoi ; les clefs grinçaient dans les serrures, les lourdes portes roulèrent sur leurs gonds, puis se refermèrent derrière nous avec un bruit lugubre ; le jour de l'expiation était arrivé.

Lorsque j'entendis se fermer les portes de la prison, quand je me vis dans cette cour froide et retentissante d'imprécations, de pleurs et de bruits de fer, une douleur immense s'empara de moi. Ma conscience, le plus terrible des bourreaux pour le criminel, faisait passer devant mes yeux la brillante image de mon passé. Le bandeau qui, pendant quatre années, m'avait aveuglé tomba tout à coup. Je voyais le bonheur perdu et il n'était plus en mon pouvoir de le ressaisir. Mes crimes se dressaient devant moi dans toute leur horreur. Mes complices consternés gardaient un morne silence. Au dehors on entendait les cris de la foule irritée. Je pensais à ma femme, à mes enfants. Oh ! alors je maudis mon orgueil insensé. Alors, comme Adam chassé du paradis terrestre, je compris ce que j'avais perdu, et penchant ma tête sur ma poitrine je sentis mon cœur se briser. Plusieurs d'entre nous étaient blessés, on nous transféra à l'hôpital de la prison ; j'avais une fièvre ardente et dans mon délire j'appelais Henriette, Joseph, Henri. Il me semblait qu'on m'arrachait de leurs bras, je ne voulais pas les quitter, mais Antoine m'entraînait avec un rire sinistre, puis il passait devant mes yeux des lieux d'incendie ; la figure du chef d'escadron, sombre et terrible, se penchait sur moi et me criait d'une voix menaçante : Voleur, assassin. En recouvrant ma raison, je vis près de moi

une femme qui me veillait. Je ne l'avais vue nulle part, mais tous les pauvres, tous les affligés, tous les malheureux la connaissent ; cette femme n'avait point de nom, elle s'appelait *sœur de charité*, elle appartenait à cette sainte phalange que nous avions voulu détruire comme nuisible à la société. C'était un de ces anges que le monde admire, que le ciel attend, que leur amour de Dieu enlèverait à la terre si leur amour pour leurs frères ne les y retenait fortement. Elle priait près de moi ; son âme semblait s'exalter de ses lèvres pendant que les grains de son rosaire glissaient entre ses doigts. Je poussai un profond soupir, elle tourna la tête, arrêta sur moi son doux regard.—Comment êtes-vous à présent, mon frère ?—Moi, votre frère ! oh ! vous ne savez pas qui je suis et ce que j'ai fait.—Je suis *sœur de tous les malheureux*, me répondit-elle, et nous sommes tous fils d'un même père.—Que vous êtes heureuse de pouvoir prier.—Voulez-vous que nous priions ensemble ?—Je ne sais plus que maudire.—Unissez-vous à moi, je vais réciter une prière bien courte qu'il vous sera facile de retenir. Je fis signe que je voulais bien. Alors de sa douce voix elle dit le *Pater* et la *Solution angélique* que je répétais après elle, et la prière de l'incendiaire, soutenue par celle de Saint-Vincent de Paul, put monter jusqu'au trône de Dieu.

Cependant quelques jours après, je pus quitter l'hôpital et je fus soumis au régime de la prison. Le nombre des captifs s'était considérablement accru. Il ne se passait pas de jour que la gendarmerie n'en amenait quelques-uns. Le parti rouge était vaincu sans espoir, et ceux des insurgés qui avaient échappé aux premières recherches ne tardèrent pas à être pris. J'en vis amener plusieurs que j'avais connus, parmi eux était François, le vigneron des Lourdes, un brave jeune homme, notre voisin, que j'avais endoctriné. Comme moi il était père de famille et laissait sa femme malade avec cinq petits enfants sur les bras. En me voyant il entra en fureur et m'accabla de reproches, je n'avais rien à répondre et je courbai la tête sans essayer de me disculper. C'était un remords de plus qui venait se joindre à ceux qui me tourmentaient déjà. Le lendemain Antoine arriva, jamais je n'ai vu fureur égale à la sienne. Au moment de franchir la frontière avec la caisse qu'il avait volée, il fut arrêté sur la dénonciation d'un frère avec lequel il avait refusé de partager. Il était trop corrompu pour se repentir, et vomissait contre celui qui l'avait livré un torrent de blasphèmes. Il m'apprit que plusieurs républicains purs s'étaient, après notre défaite, tournés contre leurs complices et avaient mis la police sur la trace des principaux meneurs. Chaque jour nous étions interrogés par le juge d'instruction chargé de préparer l'accusation. Dans tout cela ma plus grande, ma seule préoccupation était ma femme et mes enfants ; qu'étaient-ils devenus ? Depuis la fatale nuit de l'incendie de Roncières ils ne savaient pas ce que j'étais devenu et n'osaient probablement faire aucune démarche de peur de donner l'éveil à la gendarmerie. On laissa le plus grand nombre des prisonniers réunis. Les chefs seuls furent mis au secret. Antoine fut conduit dans un cachot séparé, mon tour vint bientôt. Je n'eus plus même la triste consolation de me promener une heure par jour dans le préau avec les autres accusés. J'avais dans ma folie désiré être regardé comme un des principaux démagogues. Je fus traité en conséquence. Là, dans la solitude et l'inaction, je pus méditer à mon aise sur ma folie et mon malheur. Ce tête-à-tête avec ma conscience, que rien ne venait interrompre, était une affreuse punition qu'augmentait encore l'inquiétude qui me dévorait. Déjà, pendant les premiers jours de ma captivité, j'avais vu des jeunes femmes, leurs petits enfants sur le bras, venir à la prison chercher un mari, heureuses encore quand elles le trouvaient après avoir tremblé qu'il ne fût mort de misère et de faim dans les bois, ainsi que cela était arrivé pour plusieurs. Pauvre Henriette ! quelles mortelles angoisses je lui faisais éprouver ! Cette torture était au-dessus de mes forces, je fis prier l'inspecteur de la prison de venir me voir. Il se rendit à ma demande et descendit dans mon cachot quelques heures après. Je me jetai à ses pieds, le suppliant de me permettre d'écrire à ma femme pour la rassurer. Lui-même est père de famille, il comprit ce que je devais souffrir et m'envoya du papier et un crayon. Jamais faveur ne fut reçue avec une pareille reconnaissance, et je n'ai point oublié l'homme généreux qui me sauva du désespoir. Si jamais ces lignes tombent sous ses yeux, il verra qu'il n'a

point obligé un ingrat. A la lueur de l'étroite lucarne qui me donnait à peine un peu de jour, j'écrivis la lettre suivante :

Prison de Draguignan, 11 décembre 1852.

Chère Henriette, je t'écris du fond du cachot où m'ont jeté mon orgueil et mon ambition. Si le malheur qui me frappe n'atteignait que moi seul, je pourrais me résigner. Chère femme, pourquoi n'ai-je pas suivi tes conseils ? qu'au moins mon exemple soit une leçon pour nos enfants. Apprends-leur à me plaindre et à ne pas me maudire. Pardon, chers enfants, pardon, bonne Henriette. Va demeurer avec Georges et tâche d'oublier un criminel indigne même de ton souvenir. Adieu, adieu, oublie-moi, mais pardonne auparavant.

PIERRE.

Monsieur B*** revint quelques heures après, je lui donnai ma lettre qu'il lut avec attention.—« Pauvre ami, me dit-il quand il eut fini, pourquoi n'avez-vous pas toujours eu les mêmes sentiments ? Vous ne seriez pas ici et je n'aurais pas à vous rendre ce triste service. » Je ne répondis rien, j'étais trop accablé.—« Avez-vous autre chose à me demander ? ajouta-t-il.—Je voudrais, lui dis-je, quelques livres de piété et la permission d'écrire.—Je ne puis vous autoriser à communiquer avec personne jusqu'à la fin de l'instruction, mais vous pouvez lire et écrire pour vous-même. » Je le remerciai de ses bontés ; il sortit, et bientôt après m'envoya du papier blanc et une imitation. D'abord j'eus assez de peine à lire, mais peu à peu je m'habituai à l'obscurité. Alors l'idée me vint d'écrire mon journal, mes pensées, mes impressions et des extraits des livres vraiment instructifs que me prêtait l'aumônier de la prison, un bon jeune homme, qui, en sept ans passés à visiter les cachots, en avait appris plus long dans la connaissance du cœur humain, que des vieillards dans toute leur vie en étudiant les livres des philosophes ; quelquefois il venait s'asseoir près de moi sur la paille humide de ma prison, me consolait, m'instruisait, m'apprenait le pardon des injures et la résignation. En l'écoutant, je sentais mon cœur se rajeunir, je versais des larmes, mais non plus des larmes de rage comme dans les premiers jours : la main de Dieu m'avait dompté. Ces visites, qui parfois se prolongeaient plus d'une heure, me paraissent bien courtes ; mais il y avait dans la prison tant de malheureux à consoler, d'ignorants à instruire, d'esprits égarés à ramener, que je ne pouvais me plaindre. Tant que le jour pénétrait dans mon cachot, je lisais et j'écrivais, puis, quand il faisait sombre, je m'entretenais avec moi-même : ces heures étaient bien tristes. Je pensais à ma famille qui ne me reverrait plus, au sort qui m'attendait ; je me disais que j'avais mérité l'échafaud, je voyais mes enfants déshonorés et dans la misère ; alors la vie m'était à charge et mon cœur se brisait. Pendant plus d'une semaine, je ne reçus d'autres visites que celle du geôlier chargé de m'apporter ma ration, et du juge d'instruction qui venait m'interroger ; je lui rendis sa tâche facile, j'avouai tout sans rien excuser. On me confronta avec Antoine et avec l'ex-instituteur, ils se renfermaient l'un et l'autre dans un système absolu de dénégation et me chargèrent autant que possible pour se disculper. J'étais exaspéré de leur mauvaise foi : tous ces frères et amis se seraient réjouis de ma mort, si elle eût pu leur épargner un seul jour de prison.

L'instruction se termina le 25 décembre à dix heures du soir. Le 26, après une nuit sans sommeil et une longue matinée d'obscurité, car la pluie tombait au dehors, je lisais un chapitre de l'Imitation, du livre des affligés. La porte de mon cachot s'ouvrit, une femme se précipita en pleurant dans mes bras et me tint longtemps embrassé sans pouvoir me parler. C'était elle, ma douce, ma bonne Henriette ; depuis six jours elle était à Draguignan, implorant la permission de me voir. Quel changement dans tous ses traits ! ce n'était plus la même personne. Elle m'assura pourtant qu'elle se portait bien, je vis trop qu'elle me disait cela pour ne pas ajouter à mon chagrin, et il aurait fallu que je fusse aveugle pour conserver quelque illusion. Je lui demandai pardon, elle ne me répondit que par des sanglots.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,
Propriétaire-Gérant.